## VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

### LETTRE DU R. P. OVIDE CHARLEBOIS AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Missions du district Cumberland : lac Pélican, Fort-Nelson, Grand Rapide, Pakitawagan. — Voyage à Prince-Albert. — PP. Charlebois, Boissin et Rossignol.

Grand Rapide, 10 novembre 1901.

Mon très révérend Père,

L'automne est ordinairement un temps de repos pour le missionnaire du Nord. Il lui est impossible de voyager et il ne peut guère se livrer aux travaux extérieurs. Force lui est de rester dans sa pauvre demeure. Il en profite pour se recueillir, se remettre à la vie régulière et se livrer à l'étude. C'est aussi pour lui le temps favorable de venir vous faire sa petite visite annuelle, afin de vous mettre au courant de ses faits et gestes, ainsi que de ses peines et de ses joies. Vous aimez les communications intimes de vos missionnaires. De notre côté, il nous est doux, au milieu de notre isolement, d'avoir l'occasion de nous épancher dans votre cœur toujours si paternel. C'est cette consolation que je me permets en ce moment. Puissé-je vous intéresser et vous faire oublier pour un instant les peines et le trouble que doit vous causer la loi scélérate sur les Associations.

Ma dernière lettre datait du mois de novembre dernier. J'étais alors à la mission du Cumberland, en compagnie du bon petit P. Boissin. Nous avions passé ensemble la saison du repos. Nous avions joui pendant quelques semaines du bonheur de l'*Ecce quam bonum et quam jucundum*, etc. Nous aurions aimé en jouir davantage ; mais déjà le froid avait couvert les lacs de glace. C'était le temps de chausser les raquettes. Je laissai donc

mon cher compagnon pour me diriger vers la mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican. Le dévoué P. Rossignol m'y attendait avec impatience. Il avait trouvé longs les trois mois d'isolement auquel il avait été réduit. Son courage n'avait pas faibli cependant. Sa vertu et son zèle avaient su le soutenir au milieu des ennuis de toutes sortes. Il est d'une bonne trempe pour les missions sauvages. Puissiez-vous nous en envoyer plusieurs de ce genre ! Pendant deux semaines je devins son professeur de cris. En élève docile, il apprit vite à bégayer cette langue toujours si difficile pour les commençants. Nos temps libres étaient employés à visiter nos filets et à nous faire une provision de poissons pour le reste de l'hiver. Nous faisions ainsi bon ménage. Les jours s'écoulaient rapidement dans la paix et la joie.

Mais voilà que le jour de Noël approche. Il ne faut pas oublier la promesse faite à nos sauvages du Fort-Nelson, d'aller leur chanter la messe de minuit. Donc, de nouveau en route. Célébrons d'abord la messe de notre fête patronale ; dégustons une jolie outarde conservée pour la circonstance, puis donnons une fraternelle accolade à notre brave compagnon. Cela fait, en avant ; marche, Tiger, marche, sauterelle, etc.

Afin de réduire les dépenses, je n'engageai aucun serviteur pour m'aider le long de la route. Je me chargeai de conduire moi-même mes chiens et de suivre d'autres voyageurs. La misère et la fatigue ne me firent pas défaut. Tout alla assez bien quand même. Le deuxième soir, au moment où nous cherchions un endroit propice pour camper dans la neige, nous arrivâmes à une loge de sauvages. On venait de tuer deux caribous ; excellente affaire, nous ferons bonne chère. En effet, ces bons sauvages, fiers de donner l'hospitalité à la robe noire, auraient voulu me faire manger toute la nuit. Le jour suivant,

nous atteignîmes un autre camp sauvage. Trois familles s'y trouvaient réunies. J'entends leurs confessions, je leur procure le bonheur d'assister à la messe et de recevoir le pain qui rend le cœur fort.

Ma nouvelle étape fut à Pakitawagan. Nous avons là une chapelle autour de laquelle est groupé un petit village de sauvages. J'y passe trois jours, tout occupé du bien spirituel de nos chrétiens.

Plusieurs étaient venus de fort loin. Je bénis un mariage, je fais quelques baptêmes, puis je continue vers le Fort-Nelson. Quelques Indiens se joignent à moi voulant, eux aussi, voir « Nipahayamihawin » (la prière de la nuit, messe de minuit). Sur ma route se trouva un autre petit village. Je m'y arrêtai un jour pour confesser les femmes et les enfants ; les hommes viendront à la messe de minuit. Avant mon départ, deux jeunes sauvages arrivèrent tout à coup. Ils venaient du lac du Bois-Brûlé, à trois jours de marche.

Ils me remirent deux lettres en caractères syllabiques.

Dans l'une, un pauvre sauvage me disait : « Mon Père, je t'écris, mais la tristesse est dans mon cœur. Nous sommes tous malades ; mon père n'a presque plus de vie. Si tu pouvais venir nous voir, oh ! que nous serions contents ! Je t'envoie une peau de loutre pour des messes. Prie le Grand-Esprit pour nous, nous sommes trop misérables. »

Dans l'autre, son frère me traçait ces lignes : « Mon Père, je ne puis aller te voir, nous faisons trop pitié. Le bon Dieu m'a donné deux petits enfants. Ils ne sont pas encore baptisés ; l'un est bien malade. Je crains qu'il ne meure et qu'il n'aille pas voir le Grand-Esprit. Tâche donc de venir, tu mettrais la joie dans nos cœurs. Je t'envoie une peau de poutreau pour que tu pries pour nous. Si tu viens, je donnerai du poisson à tes chiens et

je te ferai manger du lièvre. — Je te salue ; ma femme aussi te salue. Moi Alexis, pauvre misérable. »

Je fus touché du contenu de ces lettres. J'aurais aimé à voler au secours de ces pauvres malheureux ; mais déjà la fête de Noël était trop proche et je ne pouvais manquer au rendez-vous au Fort-Nelson pour ce grand jour. Je me contentai de leur répondre en les consolant de mon mieux et de leur promettre de prier pour eux. J'ai su depuis que le bon Dieu les avait bénis et que personne n'avait succombé à la maladie.

Je continuai donc vers le Fort-Nelson. Il me restait encore trois jours de marche. Cette fois j'étais en nombreuse compagnie : 16 hommes, 9 traînes et 36 chiens, tous marchant ou courant les uns à la suite des autres. C'était une vraie procession, dont les cris : « Marche ! Matchastim ! Matchikouas ! Matchinotes ! » etc. (mauvais chiens, mauvaise saleté, bon à rien), formaient une hymne discordante. Le plus intéressant fut à l'heure du campement. Voyez : la neige se soulève, les sapins s'affaissent et prêtent leurs branches en guise de lit ; les arbres secs s'accumulent en monceaux, c'est le combustible ; un foyer de plus de 50 pieds de long s'allume ; tout près, plus de 100 poissons se pressent pour dégeler et satisfaire ensuite la voracité des chiens qui, en attendant, se caressent à coups de dents. Les cuisiniers, de leur côté, sont à l'œuvre ; quelques-uns préparent le thé, d'autres font rôtir ou bouillir, qui un poisson, qui une patte de castor, qui un lièvre ou une perdrix. Le tout est assaisonné de bons mots et de reparties fines, avec de continuels éclats de rire. On ne pense plus à la misère ni à la fatigue du jour ; c'est la joie et le plaisir qui règnent.

Mais lorsque la robe noire fait entendre : « Ayamihetak » (prions), le silence se fait, tous tombent à genoux,

le dos tourné au foyer, puis la prière commence. Elle se fait entendre au loin dans le calme de la forêt. Les bêtes fauves semblent y prêter l'oreille et se réjouir des louanges adressées à leur créateur. Enfin, le cantique du soir est entonné et continué par tous :

| | |
|---|---|
| Jésus-Christ, ni manitoun, | Jésus-Christ, mon Seigneur, |
| Anateli wi saweyimin, | En ce moment veuille me bénir, |
| Kita miyo nipayan, | Afin que je dorme bien, |
| Ichi miyo waniskayan, | Et que je me lève en bonne santé, |
| Matchi miltoneyitchikan, | Les mauvaises pensées, |
| Tyekatoumawin. | Éloigne-les de moi. |

Après une telle prière on n'éprouve ni le froid ni la dureté des branches de sapin. On dort en paix et on se lève le lendemain de bonne humeur, malgré un peu d'engourdissement dans les membres.

Enfin, le 23 décembre, j'arrivai à la mission de l'Assomption, au Fort-Nelson. Déjà quelques sauvages, venus de plusieurs centaines de milles, m'y attendaient. Grande fut leur joie en me voyant. L'un d'eux alla jusqu'à me caresser la joue, comme on ferait à un enfant, pour mieux exprimer son contentement. Beaucoup avaient été empêchés de venir à cause de la famine qui régnait dans les familles.

Le bourgeois de la Compagnie d'Hudson se montra de toute bonté pour moi. Il me prêta, de son magasin, tout ce que je désirais pour orner ma chapelle. J'en profitai pour l'orner le plus possible. Pendant ce temps, mes sauvages exerçaient leur voix et leurs cantiques favoris. Enfin, le moment tant désiré arriva. Personne ne manqua à l'appel. Protestants comme catholiques se pressèrent autour de la crèche de l'Enfant-Jésus. Le bourgeois, accompagné de sa dame et de sa demoiselle, figurait en première ligne. Tous les catholiques s'approchèrent de la sainte table pour recevoir dans leur

cœur leur bon Jésus dont ils avaient l'image sous les yeux, leur cher « Manitoawasis » (Enfant-Jésus). C'était le bonheur qu'ils avaient envié et qu'ils avaient bien mérité ; car, quelle misère, quelle fatigue ne s'étaient-ils pas imposé pour cela ! Marcher et courir pendant cinq ou six jours, camper à la belle étoile, ne manger que du poisson ou du lièvre bouilli, endurer le froid, la neige, le vent, etc., etc. Un d'entre eux surtout, David Nicolas, avait eu beaucoup à souffrir. Infirme, incapable de marcher, il était venu quand même de fort loin, assis sur une toute petite traîne tirée par trois misérables chiens, grelottant de froid, n'ayant qu'une peau de lièvre pour se couvrir. Plus d'une fois il avait failli périr de froid en traversant des lacs pendant des tempêtes. En un mot, c'était un vrai martyre qu'il avait eu à souffrir. Or, ce même homme vint me trouver après la messe de minuit et me dit : « Mon Père, je suis maintenant content. « Ce que j'ai vu et entendu, ce que j'ai éprouvé dans « mon cœur en recevant mon Dieu, m'a fait oublier « toutes les souffrances que j'ai endurées en venant. Je ne « regrette pas mon voyage. Je vais souffrir encore beau- « coup en retournant, mais je penserai alors à la joie « que je ressens en ce moment. » — Je le vis repartir avec le même équipage, n'ayant de vivres ni pour ses chiens ni pour lui-même, si ce n'est un peu de farine que je lui donnai. Tout son espoir était en la divine Providence.

Le lendemain de Noël, je me séparai de mes chers sauvages pour me mettre à la suite de deux voyageurs, dans la direction de Cross-Lake. Le trajet fut long et plus que pénible. Je n'entreprends pas de vous raconter tout ce que j'ai eu à souffrir. Dieu le sait, cela me suffit.

J'arrivai à Cross-Lake l'avant-veille du jour de l'an. J'allai demander l'hospitalité à un vieux sauvage que je

connaissais déjà. Il me reçut avec joie, me fit manger de l'esturgeon et me répéta que son nom était Pakwayis (catholique, bien qu'il ne fût pas encore baptisé), qu'il n'avait pas confiance aux ministres, qu'ils étaient tous de mauvais chiens, que les sauvages désiraient avoir une robe noire pour les instruire et les faire prier, que son pays était une place riche en poissons de toutes sortes, en gibier et en bois, etc. C'était presque une terre promise ; il ne manquait que le lait et le miel. — Il me montra ensuite un long crucifix suspendu à son cou. « Tiens, vois-tu cette croix, me dit-il, c'est celle « que tu m'as envoyée il y a deux ans. Un jour, ajouta- « t-il, un protestant voulut s'en moquer et chercha à « me l'enlever. Je me fâchai dur alors, et j'ai failli me « battre pour la défendre. »

Il montra aussi beaucoup de zèle pour m'attirer les protestants. Il alla de porte en porte les avertir de mon arrivée et les inviter à venir m'entendre et prier avec moi. Grâce à lui, sa maisonnette, qui était devenue mon église, se remplissait matin et soir pour m'entendre prêcher et chanter des cantiques.

Un monsieur, Mr Iver, traiteur de pelleterie, prévenu de mon arrivée, m'envoya chercher et m'offrit, chez lui une cordiale hospitalité. Il me fit les plus pressantes instances pour que nous établissions une mission catholique dans cet endroit. Il me promit toute son influence pour nous aider à travailler à la conversion des sauvages. « Je vous assure, dit-il, qu'avant un an plus de la moitié seront catholiques. Je sais que vous autres, prêtres, réussirez à les rendre meilleurs. Nos ministres, eux, ne sont bons qu'à les rendre plus méchants. » — Puis, il ne cessa de s'en moquer.

Le jour de l'an au matin, après ma messe, je baptisai 6 protestants, 4 enfants et 2 adultes, au nombre des-

quels se trouvait mon bon vieux Pakwayis. Il pouvait enfin se dire réellement catholique. Le bon Dieu lui avait ménagé cette grâce avant de mourir ; car peu après, paraît-il, il quitta cette terre pour une vie meilleure. La séance avait duré jusqu'à 3 heures du soir ; il était près de 4 heures lorsque je pus prendre mon premier déjeuner de 1901 ; j'étais heureux d'avoir passé la première journée de ce nouveau siècle à convertir de pauvres hérétiques.

Au sortir de table, déjà mes chiens et mon homme étaient prêts pour le départ. Les sauvages cependant tenaient à me voir une dernière fois ; ils se réunirent tous dans leur maison d'école, le chef en tête. Là je leur fis un petit discours dans lequel je les remerciai de leurs bonnes attentions à mon égard ; puis je leur exprimai le désir de revenir au milieu d'eux et d'y construire une maison de la prière, etc. Tous alors de lever la main et de répéter : « Oui, nous serons contents de te revoir. » Le chef répondit quelques mots pour approuver ce que j'avais dit et la réunion se termina par les adieux. Je touchai la main à tous, en répétant à chacun : watchié ! watchié ! ! Puis de nouveau je me mis à la suite de mes chiens. Plusieurs sauvages me suivirent loin sur le lac pour me confier leurs secrets : « Nous aussi, me dirent-ils, désirons être catholiques ; mais cette fois ta visite est trop précipitée. Nous t'attendrons jusqu'à l'été prochain ; ne manque pas de revenir. »

Un autre ajouta : « Moi, je t'ai donné aujourd'hui mon enfant à baptiser ; c'est seulement un commencement. Quand tu reviendras, tout le reste de ma famille et moi, nous embrasserons aussi la religion qui paraît si belle. »

J'étais touché des bonnes dispositions de ces pauvres enfants des bois. Je leur promis de faire tout en mon

pouvoir pour revenir au milieu d'eux, et cette fois pour y rester. Ils me quittèrent enfin consolés par cette promesse.

Il faisait très froid, le thermomètre devait marquer plus de 30 degrés. Je voyageai une partie de la nuit, et le reste je le passai à grelotter dans un misérable campement. Le lendemain, de bonne heure, j'étais de nouveau en route. Même froid, même vent, même *poudrerie*. En avant quand même ; le chapelet d'une main, le fouet de l'autre ; tantôt : « Marche, Pompé, mauvais chien ! » tantôt : *Pater noster*, etc. ; *Ave Maria*, etc. — Sur le soir, je passai à Namay-House, chef-lieu du district, tant pour la Compagnie d'Hudson que pour les missions protestantes. Il n'y a aucun catholique. Aussi je ne fis que m'y arrêter quelques heures. Je continuai mon chemin toute la nuit et tout le jour suivant. Ce n'est que le lendemain que j'arrivai à la Mission du Grand Rapide. Je me trouvais en pays plus catholique. Aussi s'empressa-t-on de m'apporter les meilleurs mets de la place, tantôt un beau poisson blanc, tantôt un lièvre bouilli, tantôt une assiettée de viande d'orignal, parfois même des confitures aux framboises conservées exprès pour la visite de la robe noire. J'en profitai pour me reposer et reprendre des forces. En même temps, je m'appliquai à travailler au bien spirituel de ces bons catholiques, qui, eux aussi, désirent un missionnaire résidant au milieu d'eux. Mais où le prendre? Il n'y a que vous, mon très révérend Père, qui puissiez les satisfaire.

Le 22 janvier, j'arrivai enfin au Cumberland, d'où j'étais parti il y avait deux mois. Le P. Boisson me reçut en frère. Il n'omit rien pour me faire oublier mes fatigues et mon épuisement.

Pendant mon absence, il s'était perfectionné en langue crise ; il avait été évangéliser les chrétiens du Pas ; il

avait préparé et exécuté une messe de minuit qui avait attiré l'admiration de tous les sauvages ; en un mot, il s'était occupé du bien des âmes en bon missionnaire. Il soupirait encore après de nouvelles courses apostoliques. Je lui prêtai donc mes chiens et il alla visiter divers camps de sauvages dispersés dans les bois. A son tour, il eut à souffrir du froid, de la faim et de la fatigue.

A son retour, je m'en allai de nouveau rejoindre le P. Rossignol au lac Pélican. De son côté, il n'était pas resté inactif. Lui aussi avait rougi de son sang ses souliers et les cordes de ses raquettes en allant visiter nos chrétiens à l'entrée du lac Caribou, voyage de 300 milles environ. Il avait beaucoup souffert ; heureusement qu'il est de caractère à ne pas s'effrayer.

Un peu plus tard, je repartis pour aller voir une malade à plus de 150 milles. Du même coup, je visitai plusieurs sauvages dispersés de côté et d'autre. Je revins dix jours après, et cette fois, sans doute pour rester tranquille, me direz-vous? Non, pas encore. Le 27 février, je me dirigeais vers Prince-Albert. Mon but était d'aller m'entendre avec Mgr Pascal au sujet de la future Mission de Cross-Lake ; en même temps, je devais visiter les catholiques du lac La Rouge. Après huit jours de marche pénible, j'arrivai à l'évêché bien fatigué. Mais Sa Grandeur me reçut si paternellement que j'eus vite oublié mes souffrances. Elle daigna de plus approuver mes divers projets. En conséquence, la fondation de la Mission Sainte-Croix, à Cross-Lake, fut une fois de plus décidée. Elle fut fixée au mois de juin. Deux Pères furent désignés : le R. P. Boissin et votre serviteur. Une allocation fut accordée. Les matériaux d'une maison-chapelle furent commandés, etc. Tout semblait bien décidé, il n'y avait plus de doute, la Mission Sainte-Croix serait enfin fondée. Je revins content du résultat

de mon voyage, d'autant plus qu'au lac La Rouge j'avais eu le bonheur de faire 8 baptêmes, dont 2 de protestants.

Mais peu après la nouvelle arriva que S. Gr. Mgr LANGEVIN réclamait ses droits sur Cross-Lake et qu'il se chargerait de cette future Mission. Dès lors, tous nos plans tombaient à l'eau. Toutes les dépenses, les fatigues et les souffrances de mon voyage à Prince-Albert devenaient inutiles. C'était plus ou moins agréable, d'autant plus que l'année précédente j'avais eu une déception semblable. De nouveau donc, il fallut baisser la tête, se résigner à la volonté divine et prendre une bonne résolution de ne plus rêver à la Mission de Sainte-Croix. Jusqu'à présent on y a été fidèle.

Au printemps, le R. P. ROSSIGNOL partit pour aller passer la fête de Pâques à Pakitawagan, où devaient se réunir nombre de sauvages. Le dégel survint sur ces entrefaites, empêcha ces derniers d'être présents au rendez-vous, et obligea le pauvre missionnaire à marcher dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour revenir. Qui a déjà voyagé de la sorte n'ignore pas que c'est un vrai martyre. J'espère qu'il en recevra un jour la récompense.

A peine remis de ses fatigues, il vint me rejoindre dans la forêt, à plusieurs milles de la Mission, où j'étais occupé avec deux sauvages à préparer les matériaux d'une nouvelle église. Il s'agissait d'abattre de longs arbres, de les équarrir et de les transporter sur le bord du lac. La tâche fut fatigante. Chaque soir nous étions tous épuisés. Pour lit de repos, nous n'avions que la terre nue. La tente était notre chapelle. Pendant la messe, le froid nous engourdissait les doigts et parfois gelait le vin dans le calice. Malgré tout, chacun montra beaucoup de bonne volonté ; aussi, en l'espace de quinze jours, nous avions près de 300 pièces de bois rendues sur la grève.

C'était au mois de mai ; la glace allait disparaître ; il était temps de songer à retourner à la Mission. C'était même trop tard, peu s'en est fallu que nos chiens et nos bagages ne coulassent au fond du lac. La Sainte Vierge nous préserva de ce malheur.

A peine la navigation fut-elle ouverte que je m'embarquai pour mon voyage annuel à Prince-Albert, afin d'aller chercher l'approvisionnement de nos missions. C'est là que j'eus le bonheur de rencontrer mon frère CHARLES que je n'avais pas vu depuis quinze ans. S. G. Mgr PASCAL nous accueillit avec toute sa bonté. On eût dit un père qui revoyait ses fils depuis longtemps absents. Notre séjour à l'évêché fut des plus agréables. Nous en conservons encore un doux souvenir. Mon frère m'accompagna jusqu'au Cumberland, d'où il continua son trajet vers Ottawa.

Quant à moi, je me dirigeai vers le lac Pélican, où je passai les mois de juillet et d'août, occupé à construire une nouvelle église. Pendant ce temps, le R. P. BOISSIN, au Cumberland, alla faire faire le jubilé aux sauvages de Pakitawagan et du Fort-Nelson. Il eut le bonheur de faire beaucoup de bien à leurs âmes et d'acquérir nombre de mérites pour lui-même. Il fut édifié de la foi et de la piété de ces enfants des bois. Il fut surtout touché de leur pauvreté et des sacrifices qu'ils s'imposent afin de pouvoir prier avec la robe noire.

Pendant son absence, il fut remplacé, au Cumberland, par le R. P. ROSSIGNOL, qui revint ensuite au lac Pélican pour m'aider à donner la mission annuelle aux sauvages, pendant laquelle eurent lieu les exercices du jubilé. Il alla ensuite rendre le même service aux chrétiens de l'entrée du lac Caribou. De mon côté, j'allai visiter ceux du lac La Ronge. Puis, nous nous séparâmes. Je le laissai seul au lac Pélican pour venir passer l'automne ici au

Grand Rapide. En passant à Cumberland, je saluai le R. P. BONNALD et je lui procurai le bonheur d'une absolution, bonheur que nous avons trop rarement en ce pays.

Voilà, mon très révérend Père, les principaux travaux de vos trois enfants du district de Cumberland. Vous voyez que notre principale occupation est de voyager. Nous sommes de vrais missionnaires ambulants. On a été jusqu'à nous donner le titre de *Juif errant*.

Rien que l'hiver dernier, j'ai parcouru avec mes raquettes et mes chiens au moins 3000 milles ; j'ai campé trente-cinq fois dans la neige, autant de fois dans de misérables cabanes de sauvages, où parfois il n'y avait pas l'espace suffisant pour m'étendre de tout mon long. Le pays est immense, il nous faut le parcourir d'un bout à l'autre pour atteindre nos brebis qui y sont dispersées. Si nous étions plus nombreux, les distances seraient diminuées pour chacun de nous, il y aurait moins de dépense, moins de fatigue et plus de bien se ferait. Que n'avez-vous au moins un autre missionnaire à nous donner? Comme vous nous rendriez service! Que de soulagement vous nous apporteriez! Aussi quel accroissement de bien dans les âmes! J'espère que d'ici à l'été prochain vous nous accorderez cette faveur. Dans tous les cas, préparez-nous des successeurs, car il n'est pas possible que nous puissions durer bien des années avec notre genre de vie actuel. Pour le moment, nous n'avons pas à nous plaindre. La santé ne nous fait pas défaut, le courage non plus. A nous trois, nous formons une petite communauté, un peu dispersée, si vous voulez, mais dont les cœurs restent unis ; la paix et la concorde y règnent. Si parfois la régularité laisse à désirer, c'est plutôt par nécessité que par dégoût ou indifférence. Les peines physiques et morales ne nous manquent pas, mais d'un autre côté nous avons nos consolations : nous voyons

le bien qui se fait, le règne de Jésus-Christ qui s'étend et le ciel qui se remplit. Ces jours derniers encore, je baptisai un petit enfant, qui huit jours après partait pour le ciel.

Plaise à Dieu que nous ayons, un jour, le même bonheur. Nous osons au moins l'espérer. Veuillez en cela, mon très révérend Père, nous aider de votre sainte bénédiction et d'un pieux souvenir auprès du Sacré-Cœur.

Votre fils en Jésus et Marie immaculée.

O. Charlebois, o. m. i.

---

